

La Mode intellectuelle

A PROPOS DE PIÉTONS

Avons-nous perdu nos instincts?

On a bien souvent fait la psychologie de l'automobiliste et décrit les sensations de la course ; on a également fait la psychologie du piéton et analysé les impressions de la marche. Cette seconde étude n'est pourtant pas moins suggestive que la première et peut-être suffit-il d'observer les passants dans leurs clous pour percevoir l'un des changements les plus profonds survenus dans le comportement des hommes au cours de notre âge mécanique.

On dit que l'homme n'a pas d'instincts ; c'est vrai qu'on ne comprend pas des bêtes, puisqu'il faut tout apprendre dans son enfance ; têter, porter la tête, marcher, mâcher, se tenir à table. A l'état normal, il reste pourtant soumis et dirigé par quelques forces élémentaires, qui ne sont pas à proprement parler des instincts, puisqu'elles n'apportent avec elles aucune habileté héréditaire, mais qui participent de l'instinct, parce qu'elles sont des manifestations spécifiques de la vie, telles que le sens de la conservation, le besoin d'action, le risque, de domination. Peut-être les inclinations sur lesquelles reposent les grands caractères et qui provoquent les hautes destinées doivent-elles être ramenées à ces tendances originelles et quand on lit, par exemple, le *Richelieu* d'Auguste Bailly, comment ne pas sentir que la beauté d'une telle figure réside dans la constance d'un besoin élémentaire ? L'ambition n'est ici qu'un aspect de la force vitale.

Telle est la raison, sans doute, pour laquelle le progrès — si progressé il y a — reste superficiel : les idées évoluent très vite, ou du moins changent aussi rapidement d'expression que nos vêtements changent de forme et la mode intellectuelle n'est pas moins éphémère que la mode couturière ; en revanche, l'amour, la jalousie, la haine, l'amour national s'apparissent dans nos drames, identiques aux peintures qu'en avaient faites la tragédie classique ou le théâtre grec. A peine, sur ce fond affaibli, découvrent-ils quelques nuances imprévues, comme le sentiment de la nature, qui acheva de s'épanouir avec le romantisme, le sens de la montagne, auquel Jean-Jacques Rousseau nous initia, et cette passion de la vitesse qui nous emporta aujourd'hui. Nos sentiments sont permanents. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

goureux d'un frein au milieu de la rue, ne provoquent en nous de réactions vitales. Chacun de nous, ne possédant plus ses réflexes profonds, ne représente qu'une peonnie amoncelée, incapable de volonté, empruntant, un reste d'énergie qu'à autrui, aux forces collectives, aux groupements. Nous ne sommes plus en état de vivre seuls. De là la prédominance des partis, des associations, des syndicats, des ligues. Ce n'est pas seulement le piéton qui est devenu inerte.

Et cette oblitération des tendances profondes, si visible chez les individus, n'éclaire pas moins dans les sociétés. Toute notre civilisation est, en définitive, tournée vers la mort ; nos usages, nos coutumes, nos institutions, en prévision des services qu'elles pourraient être capables de rendre à l'heure des destructions massives des hommes. Toute l'Europe gronde de menaces et de périls : dans quelle mesure les peuples se soucient-ils d'une situation aussi effrayante ? Quelles indifférences profondes s'abritent derrière des apparences et des illusions, comme les passants entre leurs clous ? Ainsi, le peu d'instinct qui nous reste, nous le réservons à l'usage de la vieillesse, déjà ? Tous ces mécanismes, qui tiennent notre spontanéité, ne faudrait-il pas y reconnaître, hélas ! la sclérose de l'âge ?

GASTON RAGEOT.

NOUVELLES DU JOUR

A la présidence du Conseil

M. P.-E. Flaudin, président du conseil, a fait hier après-midi les visites d'usage au président de la République et aux présidents du Sénat et de la Chambre.

Dans la soirée, le chef du gouvernement a reçu M. de Chambrun, ambassadeur de France à Rome.

Une déclaration de M. Herriot

M. Herriot, sollicité hier, à l'avenue, de donner son opinion sur l'accueil qui sera fait à l'Union soviétique, a déclaré qu'il n'acceptait d'entrer, s'est d'abord refusé à parler, en invoquant le fait que la déclaration ministérielle n'a pas encore été lue. Puis, faisant allusion à un article où il est violemment pris à partie, le chef du parti radical a déclaré :

Il est inutile de me demander d'entrer dans la polémique. Je pourrais sans doute répondre aux provocations et menaces dont je suis l'objet. Je ne révélerais pas les graves jugements qui atteignent le principe même de la représentation populaire. Je fais tout ce que je peux pour empêcher que l'Union soviétique ne soit l'œuvre de quelques personnes s'acharnant à détruire. Je préfère demeurer dans le calme et dans la dignité. Je n'estime que le rôle d'un homme public est de donner non pas seulement le conseil, mais l'exemple. Une fois de plus, je tiens à dire que je ne suis pas un homme de parti. Je suis un homme de conscience. Je fournis, le moment venu de nouvelles explications. Je résume en termes simples ma conviction : travailler pour la France, ou, contre la République, non.

Les entretiens franco-soviétiques

M. Laval, ministre des affaires étrangères, a reçu, lundi après-midi, M. Rosenberg, chargé d'affaires de l'U. R. S. S. à Paris, et M. de Vasson, chargé d'affaires du Portugal au conseil de la Société des Nations.

L'entretien qu'a eu M. Pierre Laval, ministre des affaires étrangères, avec M. Marcel Rosenberg, chargé d'affaires de l'Union soviétique, a été particulièrement intéressant. Les deux interlocuteurs ont passé en revue l'ensemble des questions qui intéressent l'Union soviétique et la France. Parmi ces questions figure le projet du pacte oriental.

Les changements de vues à ce sujet avaient subi un temps d'arrêt à la suite de la note polonaise, qui sans former complètement la porte aux pourparlers ultérieurs, avait cependant fait valoir d'importantes objections.

De nouveaux échanges de vues ont eu lieu qui permettent d'envisager l'avenir de ce pacte avec un peu moins de pessimisme. L'œuvre entreprise par Louis Barthou pour mieux asseoir le pacte dans l'Europe, a été particulièrement réussie par M. Pierre Laval. La réponse française aux objections de M. Beck qui était à l'étude au moment de la mort tragique de Louis Barthou ne saurait plus maintenant beaucoup tarder.

Au cours de son histoire douloureuse, l'individu humain n'a cessé de lutter, de vaincre et d'être vaincu. La faim, la douleur, l'ennui le menacent sans cesse. Sa vie ne cessait d'être en jeu ; souvent même le débat ne portait pas sur la vie présente, mais sur la vie future. La préoccupation du salut éternel l'emportait sur celle de l'existence mortelle. L'humanité se flattait d'avoir, avec Épicure, délivré l'humanité des affreuses terreur de la superstition. Un grand orateur républicain s'était proclamé, de nos jours, d'avoir légué, dans une belle phrase, jusqu'à nos jours, sans doute nous avions été libérés de l'épouvante, mais n'avions-nous pas perdu du même coup le feu, l'attente, l'espérance, la croyance aux compensations éternelles ? La vie, la mort, l'au-delà, il semble que tout cela ne nous dise plus rien et que les émotions fondamentales de l'homme, les affres, les guerres, les révolutions, les crises, les assassinats, pas plus que le grincement dan-

Une motion de l'Alliance démocratique

Le comité directeur de l'Alliance démocratique, réuni, sous la présidence de M. Léon Baretz, député, ancien ministre, premier vice-président du conseil, a adopté la motion suivante :

Le comité directeur de l'Alliance démocratique, réuni, sous la présidence de M. Léon Baretz, député, ancien ministre, premier vice-président du conseil, a adopté la motion suivante :

Orne, ancien ministre, et Frey, député du Bas-Rhin, ancien sous-secrétaire d'Etat, a adopté à l'unanimité la motion suivante :

L'Alliance démocratique exprime au président Doumergue, qui a mérité le respect et l'affection de tous les citoyens, sa reconnaissance émue pour l'énergie avec laquelle il a, dans des circonstances tragiques, préservé le pays de la guerre civile, préparé le redressement de ses finances et assuré la continuité du gouvernement.

A l'heure où son président, P.-E. Flaudin, est appelé à assumer les responsabilités du pouvoir, l'Assemblée nationale et se range résolument derrière lui.

En reconnaissance à sa haute intelligence et à sa ferme autorité pour poursuivre à l'intérieur et à l'extérieur l'œuvre de redressement qui ne peut être menée à bien qu'avec le concours de tous les républicains qui placent l'intérêt du pays au-dessus des querelles de personnes et de partis.

Lui adresse ses vives félicitations et l'assurance de sa collaboration entière et dévouée.

P. Flaudin, ancien ministre des colonies, et B. Rivet, ancien sous-secrétaire d'Etat à la présidence du conseil, membres du parti d'avant-dernier, ont concouru à l'œuvre d'union républicaine et nationale du nouveau gouvernement.

Les cabinets ministériels

Le cabinet de M. Marcel Régner, ministre de l'Intérieur, est constitué comme suit :

Le cabinet de M. Marcel Régner, ministre de l'Intérieur, est constitué comme suit :

Ministère de l'Intérieur

Le cabinet de M. Marcel Régner, ministre de l'Intérieur, est constitué comme suit :

Ministère de l'Agriculture

M. Cassez, ministre de l'Agriculture, vient de former son cabinet de la façon suivante :

M. Cassez, ministre de l'Agriculture, vient de former son cabinet de la façon suivante :

Une conférence sur la revision constitutionnelle

A l'issue du déjeuner donné aujourd'hui par l'Union des commerçants de l'industrie pour la défense sociale, sous la présidence de M. C.-J. Gigoux, M. A. Mestre, professeur à la faculté de droit de l'université de Paris, a parlé de « La revision constitutionnelle ».

La France, dit M. A. Mestre, a deux Constitutions politiques. L'une est la Constitution actuelle, l'autre est la Constitution que nous aurons si nous sommes capables de faire passer à l'Assemblée nationale le projet de loi qui a été déposé par le gouvernement.

Le projet de loi qui a été déposé par le gouvernement, dit M. A. Mestre, est un projet de loi qui a été déposé par le gouvernement.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

La Mode intellectuelle

A PROPOS DE PIÉTONS

Avons-nous perdu nos instincts?

On a bien souvent fait la psychologie de l'automobiliste et décrit les sensations de la course ; on a également fait la psychologie du piéton et analysé les impressions de la marche. Cette seconde étude n'est pourtant pas moins suggestive que la première et peut-être suffit-il d'observer les passants dans leurs clous pour percevoir l'un des changements les plus profonds survenus dans le comportement des hommes au cours de notre âge mécanique.

On dit que l'homme n'a pas d'instincts ; c'est vrai qu'on ne comprend pas des bêtes, puisqu'il faut tout apprendre dans son enfance ; têter, porter la tête, marcher, mâcher, se tenir à table. A l'état normal, il reste pourtant soumis et dirigé par quelques forces élémentaires, qui ne sont pas à proprement parler des instincts, puisqu'elles n'apportent avec elles aucune habileté héréditaire, mais qui participent de l'instinct, parce qu'elles sont des manifestations spécifiques de la vie, telles que le sens de la conservation, le besoin d'action, le risque, de domination. Peut-être les inclinations sur lesquelles reposent les grands caractères et qui provoquent les hautes destinées doivent-elles être ramenées à ces tendances originelles et quand on lit, par exemple, le *Richelieu* d'Auguste Bailly, comment ne pas sentir que la beauté d'une telle figure réside dans la constance d'un besoin élémentaire ? L'ambition n'est ici qu'un aspect de la force vitale.

Telle est la raison, sans doute, pour laquelle le progrès — si progressé il y a — reste superficiel : les idées évoluent très vite, ou du moins changent aussi rapidement d'expression que nos vêtements changent de forme et la mode intellectuelle n'est pas moins éphémère que la mode couturière ; en revanche, l'amour, la jalousie, la haine, l'amour national s'apparissent dans nos drames, identiques aux peintures qu'en avaient faites la tragédie classique ou le théâtre grec. A peine, sur ce fond affaibli, découvrent-ils quelques nuances imprévues, comme le sentiment de la nature, qui acheva de s'épanouir avec le romantisme, le sens de la montagne, auquel Jean-Jacques Rousseau nous initia, et cette passion de la vitesse qui nous emporta aujourd'hui. Nos sentiments sont permanents. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

La Mode intellectuelle

A PROPOS DE PIÉTONS

Avons-nous perdu nos instincts?

On a bien souvent fait la psychologie de l'automobiliste et décrit les sensations de la course ; on a également fait la psychologie du piéton et analysé les impressions de la marche. Cette seconde étude n'est pourtant pas moins suggestive que la première et peut-être suffit-il d'observer les passants dans leurs clous pour percevoir l'un des changements les plus profonds survenus dans le comportement des hommes au cours de notre âge mécanique.

On dit que l'homme n'a pas d'instincts ; c'est vrai qu'on ne comprend pas des bêtes, puisqu'il faut tout apprendre dans son enfance ; têter, porter la tête, marcher, mâcher, se tenir à table. A l'état normal, il reste pourtant soumis et dirigé par quelques forces élémentaires, qui ne sont pas à proprement parler des instincts, puisqu'elles n'apportent avec elles aucune habileté héréditaire, mais qui participent de l'instinct, parce qu'elles sont des manifestations spécifiques de la vie, telles que le sens de la conservation, le besoin d'action, le risque, de domination. Peut-être les inclinations sur lesquelles reposent les grands caractères et qui provoquent les hautes destinées doivent-elles être ramenées à ces tendances originelles et quand on lit, par exemple, le *Richelieu* d'Auguste Bailly, comment ne pas sentir que la beauté d'une telle figure réside dans la constance d'un besoin élémentaire ? L'ambition n'est ici qu'un aspect de la force vitale.

Telle est la raison, sans doute, pour laquelle le progrès — si progressé il y a — reste superficiel : les idées évoluent très vite, ou du moins changent aussi rapidement d'expression que nos vêtements changent de forme et la mode intellectuelle n'est pas moins éphémère que la mode couturière ; en revanche, l'amour, la jalousie, la haine, l'amour national s'apparissent dans nos drames, identiques aux peintures qu'en avaient faites la tragédie classique ou le théâtre grec. A peine, sur ce fond affaibli, découvrent-ils quelques nuances imprévues, comme le sentiment de la nature, qui acheva de s'épanouir avec le romantisme, le sens de la montagne, auquel Jean-Jacques Rousseau nous initia, et cette passion de la vitesse qui nous emporta aujourd'hui. Nos sentiments sont permanents. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Il semble, en vérité, que le piéton d'aujourd'hui soit devenu la victime d'un danger invisible ; il croit à la toute-puissance des trains. Il a érigé en dogme l'idée que toute voiture s'arrête. Il n'admet pas un instant qu'un chauffeur puisse être distrait, pris d'ébriété, troublé par sa voisine. Machine et conducteur sont promus infaillibles. Mais ce ne sont pas les idées qui régissent nos réflexes : les automatismes naturels, par lesquels nous nous protégeons autours de l'approche du danger, sont toujours d'actualité. Considérez un peu philosophiquement, en effet, cette tranquille désinvolture, ce flegme insolent avec lequel, dans le mouvement fébrile de la rue, des hommes et des femmes, les yeux fixés à terre ou droit devant eux, sans un réflexe pour hâter le pas ou s'écarter de leur ligne, s'exposent à un péril mortel !

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.

Journal parlementaire

LA CHAMBRE

Les interpellations

Les demandes d'interpellation ont continué à s'accumuler hier, sur le bureau de la Chambre. On en comptait 28 à la fin de la journée, mais une seule, celle de M. Villet, député de la Seine, a été discutée.